Document generated on 04/28/2024 10:44 p.m.

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Le nombre et la sirène. Un déchiffrage du coup de dés de Mallarmé de Quentin Meillassoux

Perrine Bailleux

Number 255, Winter 2016

Le réalisme spéculatif

URI: https://id.erudit.org/iderudit/81115ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bailleux, P. (2016). *Le nombre et la sirène. Un déchiffrage du coup de dés de Mallarmé* de Quentin Meillassoux. *Spirale*, (255), 35–37.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

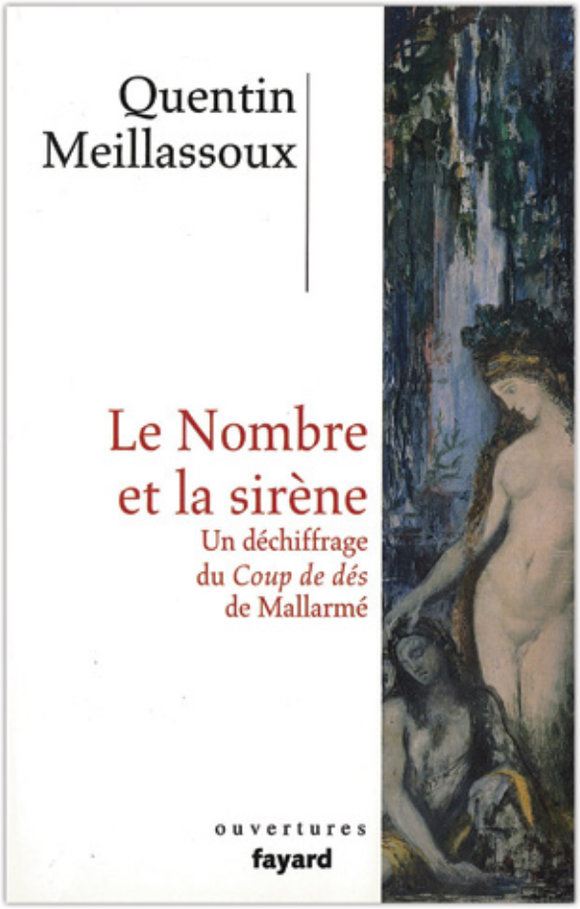
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

QUAND L'ŒUVRE D'ART S'EMPARE DU PHILOSOPHE

PAR PERRINE BAILLEUX

LE NOMBRE ET LA SIRÈNE. UN DÉCHIFFRAGE DU *COUP DE DÉS* DE MALLARMÉ
de Quentin Meillassoux
Fayard, coll. « Ouvertures », 256 p.



Il n'est pas rare que le philosophe s'empare d'une œuvre pour penser l'universel à partir d'un objet d'art particulier. Il n'est pas rare non plus que l'artiste s'empare du discours philosophique pour fonder son œuvre en théorie ou transformer une idée en geste. Ce qui en revanche pourrait être inédit dans le geste que constitue *Le Nombre et la sirène*, le dernier ouvrage de Quentin Meillassoux, c'est qu'une œuvre d'art, ici le poème de Mallarmé « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard », s'empare d'un philosophe et de sa philosophie.

Figure de prou de la Modernité, commenté depuis plus d'un siècle y compris par Sartre, Blanchot, Badiou et Rancière au point de faire figure de fétiche de la pensée philosophique française, « Le coup de dés » fut l'objet de maintes spéculations quant à son sens et à sa forme inhabituelle, et de maintes suspicions quant à la possibilité d'un calcul secret qui se trouverait peut-être à l'origine de sa métrique absconse mais dont personne n'aurait jusqu'ici trouvé la formule.

Meillassoux s'inscrit dans cette lignée pour mieux l'achever, avec un livre qui se donne précisément pour tâche de révéler ce mystère, d'apporter ainsi la preuve d'un calcul métrique propre au poème, et d'en expliciter les causes poétiques et philosophiques. *Le Nombre et la sirène* se présente comme une investigation minutieuse à l'intérieur de la matière du texte menant au décryptage d'un code secret, *le Nombre*, dont la mise en évidence et la compréhension nous embarquent dans une épopée poético-métaphysique sans équivalent. Dans le langage clair et concis propre à Meillassoux, l'investigation prend pourtant les allures d'une enquête policière autour d'un crime et de son mobile que l'on lit avec la même avidité qu'une nouvelle de Poe. C'est un ouvrage que l'on a peine à classer parmi le registre classique des genres poétiques, rhétoriques ou philosophiques : son objet est l'analyse rigoureuse d'un poème, ses implications celles d'un essai de métaphysique, et sa forme celle d'une enquête à suspens qui fonctionne comme un roman de détection. Compte tenu de cette alchimie propre et du soin apporté à la dramatisation de son intrigue, le livre ne gagnerait certainement pas à être résumé ni le secret du code qu'il expose à être divulgué. En revanche, rendre compte du geste inaugural que Meillassoux effectue *en philosophie* par l'écriture d'un tel livre pourrait s'avérer judicieux.

Le poème comme objet *pensant*

Plusieurs critiques ont estimé que dans *Le Nombre et la sirène*, le philosophe utilisait le poème de Mallarmé comme l'illustration ou la manifestation artistique de sa propre philosophie de la contingence. C'est manquer une dimension essentielle du livre et de ce qu'il accomplit. Il est vrai qu'on ne peut éviter le constat d'une adéquation troublante entre le geste d'abstraction mallarméen en forme de poème, et celui du philosophe tel que présenté dans son premier essai *Après la finitude*. Mais il convient de souligner au contraire que le rapport entre ce philosophe et cet objet d'art s'est établi en sens inverse, et que c'est le poème qui a trouvé chez Meillassoux le lecteur qu'il lui fallait pour comprendre sa complexité, le lecteur qui, s'il parvenait à décrypter son code secret, serait le mieux en mesure d'en tirer les conséquences métaphysiques les plus radicales. Et par le plus heureux des hasards, c'est ce qu'il s'est passé : avec *Le Nombre et la sirène* Meillassoux rend justice à un poème et place sa rigueur conceptuelle et sa clarté d'énonciation au service de l'objet d'art, et non l'inverse.

MEILLASSOUX S'ATTACHE À PRENDRE LE POÈME *AUX MOTS*, À JOUER *À CROIRE*, [...] À SE DEMANDER CE QU'IL FAUDRAIT LOGIQUEMENT À « UN COUP DE DÉS » POUR PARVENIR, DANS LE FUTUR, À NE « JAMAIS ABOLIR LE HASARD ».

Malgré des divergences théoriques considérables entre elles, les philosophies appartenant de gré ou de force au courant contemporain nommé « réalisme spéculatif » semblent toutes s'accorder sur la possibilité et la nécessité de délier les choses de la pensée ou de tout autre rapport humain orienté vers ces choses, et de parvenir à penser l'être tel qu'il est hors de la pensée. Il n'est donc pas anodin que le deuxième livre de Quentin Meillassoux, chantre malgré lui du réalisme spéculatif, s'attache à penser une chose, et que cette chose soit un objet d'art.

C'est qu'un objet d'art est un type particulier de chose ; on pourrait dire qu'un objet d'art est une *chose qui pense* dans un langage qui lui est propre et qui n'est autre que son art. Un objet d'art « pense » au sens où son art lui confère l'étrange pouvoir de *représenter*, la capacité de mettre en présence quelque chose d'autre que le simple objet qu'il est aussi. Au moyen de la puissance représentative que leur art particulier leur assigne, les œuvres d'art bouleversent l'ordre qui voudrait que seuls les humains pensent, se pensent, représentent et se représentent. On sait bien qu'une œuvre d'art est toujours un produit de l'esprit ; à ceci près qu'une fois achevée, elle n'a plus besoin d'esprit pour représenter ce qu'elle représente, elle représente toute seule, indépendamment de son créateur, et c'est bien là tout l'intérêt qu'on y trouve. Mais c'est aussi là que réside la difficulté que l'on éprouve à la comprendre. Parce que les objets d'art ne pensent pas *comme nous* ; à chaque objet d'art correspondent non seulement une certaine forme d'art (musicale, poétique, picturale, etc.) mais aussi une manière particulière de l'exprimer, c'est-à-dire un langage spécifique – son art – qui exige, si nous souhaitons le comprendre, d'être *décrypté*. *Le Nombre et la sirène* procède de façon littérale à tel « décryptage », et y parvient non pas en appuyant l'analyse du poème sur les intentions connues ou cachées de Mallarmé mais en la fondant, pourrait-on dire, sur les intentions formulées (dans le titre) et dissimulées (dans le code) du poème lui-même.

Une troisième approche herméneutique

Contrairement à ce que préconisent les traditions psychanalytiques – ou psychologisantes – et historicistes d'interprétation, Meillassoux analyse le poème de Mallarmé dans les termes mêmes du poème, sans commencer par réduire ce qu'il représente au statut de simple produit des circonstances intimes, sociales ou historiques de sa conception. Reconnaissant certes à l'objet un ancrage contextuel qui en précise et en limite le sens, il ne se range pas non plus du côté des approches « immanentistes » qui, à l'instar de la critique structuraliste, appréhendent l'objet *en lui-même*, en tant que régi par sa seule logique interne, hors de tout rapport avec le réel. Quand bien même le contexte de la réception de l'œuvre est pris en compte, cette tradition immanentiste s'accorde avec Jean Rousset pour affirmer l'œuvre comme *« secret et clef de ce secret »* qui *« ne recourt au réel que pour l'abolir et lui substituer une nouvelle réalité »*.

La posture interprétative adoptée dans *Le Nombre et la sirène* tente d'ouvrir une tierce voie herméneutique, qui consiste à chercher dans le poème la possibilité d'une *vérité* entendue comme connaissance conforme au *fait réel* qu'est l'encodage du poème pour ensuite remonter le

fil logique qui le sous-tend. Meillassoux s'attache à prendre le poème *aux mots*, à jouer *à croire*, *naïvement* dirait-on, en la prétention qu'exprime son titre, et à se demander ce qu'il faudrait logiquement à « un Coup de dés » pour parvenir, dans le futur, à ne « jamais abolir le hasard ». On comprend que le jeu l'ait séduit compte tenu de la correspondance qui existe entre l'ambition du poème et la thèse connue du philosophe. Malgré cette résonance directe, Meillassoux ne fait aucune référence explicite à son travail philosophique dans *Le Nombre et la sirène*, et se contente de résoudre l'énigme que lui impose le poème en pariant sur sa logique propre.

Or, pris au pied de la lettre, le texte impose d'emblée au lecteur la nécessité d'un *« unique Nombre qui ne peut pas être un autre »* ; le philosophe, amusé par ce qui s'apparente à un jeu formel, tombe au hasard de sa lecture sur des coïncidences chiffrées qui au fil du texte construisent une cohérence troublante. C'est ainsi qu'il découvre le code du poème (« Première partie : Crypter le Nombre »). À partir de la preuve de cet encodage *de fait* du poème, la tâche de Meillassoux devient celle d'une justification *de droit*, celle de comprendre, toujours grâce au poème, les causes du geste (« Deuxième partie : Fixer l'infini »). Il résume le mouvement ainsi : *« Nos connaissances du poète ne nous ont été d'aucune aide pour décrypter le code : c'est au contraire la connaissance du code qui nous a permis d'explorer, dans l'œuvre, la logique de sa genèse. »*

Anticipation matérielle de la vérité

On comprend alors l'utilité de la forme de l'enquête, adéquate à la posture du philosophe : il découvre une arme, le code, qui lui permet, en détective appliqué, de remonter rationnellement jusqu'au crime artistique quasi-parfait que commet le poème et d'en reconstituer le mobile. Cette procédure de déchiffrage qui ne s'attache qu'à corroborer des *faits* – textuels et contextuels – permet ainsi de faire éclater *une* vérité du poème à la logique imparable de telle sorte que se referme à jamais la porte des interprétations à répétition qui omettent la prise en compte de l'encodage. Par là même, l'étau des causes possibles se resserre sur l'ambition métaphysique du geste mallarméen qui se donne comme l'expression sous forme de poème d'une *« vérité essentielle »* : la nécessité de la contingence[1].

Mais à la différence d'une démonstration philosophique, un objet d'art n'a pas à *être vrai* ni à *dire vrai*. Il ne peut que *faire vraiment* ce qu'il prétend faire. La vérité de tout objet d'art consiste à *faire* deux choses à la fois : se présenter comme l'objet qu'il est et représenter artistiquement autre chose que lui-même. Mais ici le secret de son encodage permet au poème d'acquérir une dimension performative et de lui conférer le statut d'un acte, d'un pari dont l'issue est confiée au hasard. Car si le poème représente, avec sa logique propre, que tout est hasard et que seul le hasard est nécessaire, c'est en rendant contingente la découverte de son mécanisme qu'il parvient à se libérer de toute nécessité en propre et à agir sans se contredire lui-même, conformément à un hasard qu'il veut anhypothétique. Ce faisant, le poème n'est plus l'objet du déchiffrage mais c'est le déchiffrage qui devient le produit logique et contingent du poème. L'enquête et son caractère fortuit sont intégrés comme parties prenantes du crime et en parachèvent le geste.

LE POÈME AGIT COMME UNE ANTICIPATION MATÉRIELLE DE LA PENSÉE DE MEILLASSOUX

Le coup de force de Meillassoux avec *Le Nombre et la sirène* consiste à révéler la consistance métaphysique et logique d'un objet d'art qui s'avère parfaitement coïncider avec sa propre thèse ; ce faisant le philosophe renonce à la paternité de sa philosophie de la contingence absolue et laisse un objet en être le premier signataire. Le poème agit comme une anticipation matérielle de la pensée de Meillassoux sans nul recours aux arguments ou aux concepts de ce dernier. Ce n'est donc pas Meillassoux qui, au moyen du poème, fait la preuve de la vérité de sa propre métaphysique, c'est le poème qui, au moyen du philosophe-lecteur, impose matériellement la vérité métaphysique de son geste. Loin d'adopter la position arrogante du sage détenteur de la vérité universelle, le philosophe se fait avec beaucoup d'élégance simple lecteur au service de la vérité particulière d'un objet. ■

1 Alors que chez Sartre, par exemple, la contingence désigne l'absence de sens, elle signifie d'abord chez Meillassoux l'abandon du principe de raison suffisante : il n'y a pas d'étant *qui ne puisse ne pas être*. On trouve certes chez Émile Boutroux une réflexion sur la contingence des lois de la nature, mais elle ne manifeste pas la radicalité du projet de Quentin Meillassoux : démontrer qu'il n'y a de nécessaire que l'absolue non-nécessité de toute chose.